

« La créature »

Récit tiré de
Frankenstein

de
Mary Shelley

1818





Lors d'une expédition navale dans le Grand-Nord, Robert Walton et son équipage voient au loin une silhouette gigantesque disparaître dans le brouillard. Peu après, un homme en traîneau, Victor Frankenstein, monte dans leur navire pris dans les glaces. Épuisé, visiblement désespéré, il raconte son histoire à Walton.



Scientifique génial, il a découvert le secret de la vie et créé un être humain de toutes pièces, à partir de cadavres déterrés dans les cimetières. Mais la créature s'est enfuie.



Frankenstein apprend peu après la mort de son plus jeune frère. Revenu en toute hâte à Genève, il croise la créature et se rend compte que c'est elle le meurtrier. Plus tard, menaçante, elle lui raconte son histoire.

I – Premiers souvenirs de la créature

1. C'est avec beaucoup de difficulté que je me rappelle les premiers instants de mon existence. Tous les événements de cette période sont pour moi confus et indistincts.

Au début, je ne voyais rien. Peu à peu, cependant, mes nerfs devinrent plus sensibles à la force de la lumière, à tel point que je dus fermer les yeux. L'obscurité m'enveloppa ensuite, et j'en fus troublé. Mais à peine l'avais-je perçue qu'en ouvrant les yeux, je suppose, je me trouvai de nouveau inondé de lumière.

Je marchai. Puis, me semble-t-il, je descendis. Mais je remarquai bientôt un grand changement dans mes sensations. Auparavant, des corps sombres et opaques m'avaient entouré, impénétrables à mon toucher comme à ma vue. Mais je constatai ensuite que je pouvais errer en liberté, sans obstacles impossibles soit à franchir soit à éviter.



2. La lumière me devint de plus en plus pénible. Et comme la chaleur me gênait, je cherchai un endroit à l'ombre. Ce fut la forêt d'Ingolstadt. Là, je m'étendis près d'un ruisseau pour me reposer, jusqu'au moment où la faim et la soif me tourmentèrent. Ces sensations me firent sortir de ma somnolence, et je mangeai des baies que je trouvai suspendues aux arbres ou éparées sur le sol. J'éteignai ma soif dans le ruisseau, et me couchant ensuite, le sommeil m'accabla.

3. Il faisait nuit quand je m'éveillai. J'eus froid et je me sentis effrayé de me trouver si abandonné. Avant de quitter l'appartement où vous m'avez conçu, j'avais éprouvé une sensation de froid, et je m'étais couvert de quelques vêtements. Mais ils ne suffisaient point à me protéger des rosées de la nuit. Je n'étais qu'un malheureux, pauvre et sans aide. Je ne savais rien, je ne pouvais rien distinguer. Mais je sentais la souffrance m'envahir de tous côtés. Je m'assis et pleurai.

4. Bientôt, une douce lumière envahit le ciel et me donna une sensation de plaisir. Je tressaillis, et vis une forme rayonnante s'élever parmi les arbres. Je la contemplai avec une sorte d'émerveillement. Elle se mouvait lentement, mais elle éclairait ma route.

II – Le feu

1. Un jour que j'étais accablé par le froid, je trouvai un feu laissé par des mendiants errants, et sa chaleur m'enveloppa d'une joie extrême. Dans ma joie, je plongeai mes mains dans les tisons ardents, mais je la retirai vite en poussant un cri de douleur. J'examinai ce qui alimentait le feu, et à ma joie, je constatai qu'il s'agissait de bois. Je ramassai vite quelques branches. Mais elles étaient mouillées et ne voulaient pas brûler. J'en fus peiné, et je restai à



observer comment le feu se comportait. Le bois mouillé que j'avais placé près de la source de chaleur sécha, puis s'enflamma lui-même. Cela me fit réfléchir. Touchant les diverses branches, j'en découvris la cause, et je me mis à ramasser une grande quantité de bois, pour pouvoir le sécher et avoir une provision abondante. J'éprouvai la plus grande peur que mon feu ne s'éteignît. Je le couvris

soigneusement de bois sec et de feuilles, et plaçai dessus des branches mouillées. Puis, étendant mon manteau, je me couchai sur le sol et m'endormis profondément.

2. Il faisait jour quand je m'éveillai, et mon premier soin fut de voir où en était mon feu. Je le découvris, et une douce brise le fit rapidement s'élever en une flamme. J'observai cela aussi, et j'inventai un écran de branches qui ranimait les charbons près de s'éteindre. Lorsque la nuit revint, je m'aperçus avec plaisir que le feu donnait de la lumière en même temps que de la chaleur, et que la découverte de cet élément me serait encore utile pour ma nourriture, car je vis que certains restes de leur repas laissés par les voyageurs avaient été rôtis, et qu'ils étaient bien plus agréables au goût que les baies que j'avais cueillies aux arbres. J'essayai donc de préparer ma nourriture de la même manière, en la plaçant sur des charbons ardents. Je m'aperçus que les baies étaient gâtées par cette opération, tandis que les racines et les noix devenaient bien meilleures.

III – Premiers contacts avec les hommes

1. Je partis, à la recherche de nourriture. Je marchai à travers champs pendant plusieurs heures, et, au coucher du soleil, j'arrivai dans un village. Comme il m'apparut miraculeux ! Les huttes, les chalets plus coquets, et les maisons majestueuses éveillaient mon admiration tour à tour. Les légumes dans les jardins, le lait et le fromage que je voyais exposés aux étalages de certains chalets, excitaient mon appétit. J'entrai dans un des plus beaux de ceux-ci. Mais à peine avais-je mis le pied à l'intérieur, que les enfants poussèrent des cris perçants et qu'une des femmes s'évanouit. Tout le village fut sur pied. Les uns s'enfuyaient, les autres m'attaquaient, si bien que, grièvement contusionné par les pierres et maintes autres sortes de projectiles, je m'échappai dans la plaine et me réfugiai, effrayé, dans une misérable hutte, complètement nue, et d'apparence lamentable après les palais que j'avais vus dans le village. Cette hutte, cependant, était contiguë à un chalet d'aspect propre et agréable. Mais après ma récente expérience si chèrement achetée, je n'osai y entrer. Mon refuge était construit en bois, mais si bas que je pouvais à grand-peine y rester assis sans me courber. Il n'y avait cependant pas de bois sur la terre qui servait de plancher, mais elle était sèche. Et, bien que le vent y pénétrât par d'innombrables fissures, je trouvais que c'était, contre la neige et la pluie, un abri agréable.

2. En examinant mon habitation, je constatai qu'une des fenêtres du chalet en avait autrefois occupé une partie, mais que les vitres en avaient été remplacées par du bois. Dans l'une de celles-ci, se trouvait une fissure, petite et presque imperceptible, par laquelle le regard pouvait juste passer. Par cet interstice on apercevait une petite pièce, blanchie à la chaux et propre, mais presque vide de meubles.

3. La nuit survint rapidement. Mais, à mon extrême surprise, je m'aperçus que les habitants du chalet avaient un moyen de prolonger la lumière en allumant des bougies, et je fus charmé de constater que le coucher du soleil ne mettait pas fin au plaisir que j'éprouvais à observer mes voisins humains.

Après s'être ainsi occupée pendant quelque temps, la famille éteignit les lumières, et, je le suppose, alla se reposer.

4. Un temps considérable se passa avant que je découvrisse une des causes d'inquiétude de cette aimable famille. C'était la pauvreté. Et ils souffraient de ce mal à un degré lamentable. Ils se nourrissaient seulement des légumes du jardin, et du lait d'une seule vache qui en donnait très peu pendant l'hiver, saison où ses maîtres pouvaient à peine se procurer la nourriture qui lui était nécessaire. Il me sembla qu'ils souffraient souvent de la faim d'une façon très intense, particulièrement les deux jeunes gens, car souvent ils plaçaient des aliments devant le vieillard, alors qu'eux-mêmes ne s'en réservaient pas.

Ce trait de bonté m'émut considérablement. J'avais pris l'habitude de voler pendant la nuit une part de leurs provisions pour me soutenir moi-même. Mais lorsque je constatai

que j'étais ainsi pour eux une cause de souffrance, je m'en abstins, et me contentai de baies, de noix, de racines que je trouvais dans un bois voisin.

5. Je découvris encore une autre façon de leur être utile. Je constatai que le jeune homme passait une grande partie de chaque journée à ramasser du bois pour le feu familial. Et, pendant la nuit, je pris souvent ses outils, dont je découvris vite l'usage, et je ramenai à la maison assez de combustible pour plusieurs jours.

III – L'éducation du monstre

1. Avec le temps, je fis une découverte d'importance plus grande encore. Je m'aperçus que ces gens employaient méthodiquement, pour se communiquer ce qu'ils éprouvaient, des sons articulés. Je vis que leurs paroles produisaient parfois le plaisir ou la douleur, des sourires ou de la tristesse dans l'âme ou sur le visage de ceux qui les entendaient. C'était là vraiment une science divine, et je désirais ardemment la connaître ; mais tous mes essais en ce domaine aboutirent à une déception. Leur prononciation était rapide ; et les mots qu'ils disaient n'ayant apparemment aucun rapport avec les objets visibles, je ne pouvais découvrir aucun moyen de déchiffrer le mystère de leurs allusions. Pourtant, en m'appliquant grandement, et après avoir passé dans ma hutte l'espace de plusieurs révolutions de la lune, je découvris les noms qu'ils donnaient à certains des objets les plus familiers du discours ; j'appris et j'appliquai les mots *feu, lait, pain* et *bois*. J'appris aussi les noms des personnes elles-mêmes. Le jeune homme et sa compagne avaient chacun plusieurs noms, mais le vieillard n'en avait qu'un seul, qui était *père*. La jeune fille s'appelait *sœur* ou *Agathe* ; et le jeune homme *Félix, frère* ou *fils*. Je ne saurais décrire la joie que je ressentis quand j'appris quelles idées s'associaient à chacun de ces sons, et que je pus les prononcer. Je distinguai certains autres termes, sans pouvoir encore les comprendre ou les appliquer, comme *bon, très cher, malheureux*.

2. Un jour, Félix fit la lecture à Agathe et au vieil homme. Cette lecture m'avait d'abord extrêmement intrigué. Mais je m'aperçus peu à peu qu'il prononçait en lisant un grand nombre des mêmes sons qu'en parlant. Je supposai donc qu'il trouvait sur le papier des signes représentant des mots qu'il comprenait, et je souhaitais ardemment les comprendre de même. Mais comment était-ce possible, alors que je ne comprenais pas même les sons que représentaient ces signes ? Je fis cependant des progrès sensibles en cette science, mais pas assez pour suivre une conversation quelconque, quoique appliquant toute mon intelligence à cet effort. Car je sentais bien que, malgré mon grand désir de me découvrir aux habitants du chalet, je ne devrais rien tenter avant de m'être d'abord assuré la possession de leur langue, science par laquelle j'arriverais peut-être à leur faire oublier mon aspect difforme. Le contraste dont mes yeux étaient continuellement témoins m'avait, en effet,

instruit à cet égard.

3. J'avais admiré la forme parfaite de mes amis du chalet, leur grâce, leur beauté et leur teint délicat. Mais quelle ne fut pas ma terreur lorsque je me mirai dans une eau claire ! Je reculai d'abord, ne pouvant croire que ce fût moi que le miroir reflétait. Et quand je me rendis compte que j'étais, en réalité, le monstre que je suis, je fus la proie des sensations les plus douloureuses de découragement et d'humiliation. Hélas ! je ne connaissais pas encore les effets fatals de cette misérable difformité.

4. Mon mode d'existence dans ma hutte était uniforme. Le matin, je surveillais les mouvements des habitants du chalet, et lorsqu'ils s'étaient dispersés à leurs occupations diverses, je dormais. Je passais le reste du jour à les observer. Pendant leur sommeil, si la lune ou les étoiles brillaient, j'allais dans les bois et j'y ramassais ma propre nourriture et le bois de chauffage du chalet. À mon retour, je balayais aussi souvent qu'il le fallait la neige de leur sentier, et je m'acquittais des divers petits travaux que j'avais vu exécuter par Félix. Je m'aperçus ensuite que ces travaux faits par une main invisible les étonnaient extrêmement. Et, une ou deux fois, je les entendis prononcer à ce sujet les mots *esprit bienfaisant, merveilleux*. Mais je n'en comprenais pas alors le sens.

5. Une femme, d'origine arabe, vint un jour les rejoindre. Apparemment, elle aimait Félix. Je m'aperçus bientôt que l'étrangère, bien qu'elle prononçât des sons articulés et semblât avoir une langue à elle, n'était point comprise de mes amis, et ne les comprenait pas davantage. Ils firent beaucoup de signes que je ne compris point. Mais je vis que cette présence nouvelle répandait la joie dans la maison, chassant le chagrin comme le soleil dissipe les brumes du matin. Félix semblait particulièrement heureux, et accueillait sa belle Arabe avec des sourires de bonheur. Agathe, la toujours douce, baisa les mains de la charmante étrangère. Et, indiquant du doigt son frère, fit des signes qui me semblèrent vouloir dire qu'il n'avait cessé d'être triste avant son arrivée. Plusieurs heures se passèrent ainsi, pendant lesquelles leurs visages exprimèrent une joie dont je ne saisisais point la cause. Je m'aperçus bientôt, par le retour fréquent d'un son que l'étrangère répétait après



eux, qu'elle essayait d'apprendre leur langue. Et l'idée me vint immédiatement que je pourrais utiliser cette instruction dans le même but. L'étrangère apprit environ vingt mots à la première leçon, dont la plupart étaient, en vérité, ceux que j'avais compris auparavant. Mais je fis mon profit des autres.

6. Mes jours se passaient à écouter avec la plus grande attention, pour pouvoir devenir plus rapidement maître de la langue. Et je peux me glorifier d'avoir fait des progrès plus rapides que la jeune Arabe, qui comprenait fort peu de chose et ne conversait qu'en fragments de paroles, tandis que je comprenais et savais reproduire presque tous les mots employés.

7. Tout en apprenant à parler, j'apprenais aussi la science des lettres, puisqu'on l'enseignait à l'étrangère. Et cela m'ouvrit un champ immense d'émerveillement et de joie.

8. Un autre événement vint augmenter et confirmer ces sentiments. Peu de temps après mon arrivée dans la hutte, je découvris des papiers dans la poche du vêtement que j'avais emporté de votre laboratoire. Je les avais d'abord négligés. Mais désormais capable de déchiffrer les caractères dans lesquels ils étaient écrits, je me mis à les étudier avec soin. Ils constituaient le journal des quatre mois qui avaient précédé ma création. Vous y décriviez en détail chaque étape de votre œuvre. Et le récit contenait en outre des faits de votre vie quotidienne. Tout ce qui a trait à mon origine maudite y était raconté. Tous les détails de la série d'événements horribles d'où je procède, y étaient mis en relief. Vous y donnez la description la plus minutieuse de mon odieuse et écœurante personne, en un langage



qui reproduit votre propre horreur, et qui a rendu la mienne indélébile. Le dégoût m'assaillit au cours de ma lecture. « Jour maudit que celui où je reçus la vie ! » m'écriai-je en mon désespoir. « Créateur abhorré ! Pourquoi donc avez-vous formé un monstre assez hideux pour vous faire vous détourner de lui vous-même avec dégoût ? »

IV – La présentation du monstre

1. Tout était silencieux dans le chalet et à l'entour. L'occasion était excellente. Cependant, quand je fus sur le point de mettre mon plan à exécution, la force me fit défaut, et je m'affaissai sur le sol. Je me relevai ; et rassemblant toute la fermeté que je possédais, j'enlevai les planches que j'avais placées devant ma hutte pour cacher ma retraite. L'air frais me ranima, et, reprenant courage, je m'approchai de la porte du chalet.

2. Je frappai.

« Qui est là ? dit le vieillard. Entrez ! »

J'entrai.

« Pardonnez-moi mon indiscretion, lui dis-je. Je suis un voyageur qui a besoin d'un peu de repos. Vous m'obligeriez grandement si vous me permettiez de passer quelques minutes près du feu.

— Entrez, dit de Lacey. J'essaierai du mieux possible de vous soulager. Mais malheureusement, mes enfants sont absents, et comme je suis aveugle, je crains qu'il me soit difficile de vous donner à manger.

— Ne vous dérangez pas, mon bon hôte. J'ai de quoi manger. Je n'ai besoin que de chaleur et de repos. »

3. Je m'assis, et le silence s'établit. Je savais que chaque minute m'était précieuse, et pourtant je ne voyais de quelle façon commencer l'entretien. Le vieillard me parla comme il suit :

« Par votre langue, étranger, je suppose que vous êtes de mon pays. Êtes-vous français ?

— Non, mais j'ai été élevé dans une famille française, et je ne comprends que cette langue. Je m'en vais maintenant demander protection à des amis que j'aime sincèrement, et dont j'espère qu'ils me témoigneront quelque faveur. Je suis une misérable créature abandonnée. Je regarde autour de moi, et je n'ai sur terre ni parents ni amis. Ces excellentes gens que je vais voir ne m'ont jamais vu, et ne savent de moi pas grand-chose. Je suis plein de craintes. Car si j'échoue dans mon projet, je serai à jamais banni du monde.

— Où habitent vos amis ?

— Près d'ici. »

4. Le vieillard s'arrêta, puis ajouta :

« Si vous voulez me confier, sans réserve, les détails de votre histoire, peut-être pourrais-je vous aider à les détromper. Je suis aveugle et ne puis juger de votre apparence. Mais il y a dans vos paroles quelque chose qui me persuade de votre sincérité. Je suis pauvre

et exilé. Mais ce me sera une grande joie que de pouvoir être utile, d'une façon quelconque, à un être humain. Puis-je savoir le nom et le lieu de résidence de ces amis ? »

5. Je m'arrêtai. Le moment était venu, me sembla-t-il, qui devait décider de mon sort, me priver à jamais du bonheur ou me le donner. Je cherchai en vain dans mon cœur la fermeté qui m'eût permis de lui répondre, mais cet effort annihila tout ce qui me restait de force. Je tombai sur une chaise et me mis à sangloter. C'est alors que j'entendis les pas de mes jeunes protecteurs. Je n'avais pas un instant à perdre. Et saisissant la main du vieillard, je m'écriai :

« Le moment est arrivé. Sauvez-moi, protégez-moi. C'est vous-même et les vôtres qui êtes les amis que je cherche. Ne m'abandonnez pas en cette heure d'épreuve.

— Grand Dieu, s'écria le vieillard, qui donc êtes-vous ? »

6. En cet instant, la porte du chalet s'ouvrit, et Félix, Safie et Agathe entrèrent. Qui peut décrire leur horreur et leur consternation en m'apercevant ? Agathe s'évanouit. Et Safie, incapable de porter secours à son amie, s'enfuit de la maison. Félix se précipita en avant, et, avec une force surnaturelle, m'arracha des genoux de son père que je tenais embrassés. Dans un transport de fureur, il me précipita sur le sol et me frappa violemment avec un bâton. J'aurais pu séparer ses membres les uns des autres, comme le lion déchire l'antilope. Mais mon courage s'effondra comme sous l'influence d'une langueur profonde, et je me contins. Je le vis sur le point de me frapper à nouveau. Accablé de douleur et d'angoisse, je quittai le chalet, et au milieu du désordre général je me réfugiai dans ma hutte sans être vu.

V – Vengeance et désespoir

1. Le désespoir ne s'était pas encore emparé complètement de moi. Mes sentiments étaient la rage et le désir de la vengeance. J'aurais avec joie détruit le chalet et ses habitants, et me serais rassasié de leurs cris d'horreur et de leur détresse.

Lorsque la nuit arriva, je quittai ma retraite et j'errai à travers la forêt. Ne craignant plus désormais d'être découvert, je me laissai aller à exprimer ma souffrance en des hurlements terribles. J'étais semblable à une bête sauvage qui vient de rompre ses chaînes, détruisant les objets qui m'arrêtaient et traversant la forêt avec la vitesse du cerf. Ah ! quelle épouvantable nuit je passai alors ! Les froides étoiles brillaient ironiques, et les arbres nus balançaient au-dessus de moi leurs branches. De temps à autre la voix mélodieuse d'un oiseau surgissait dans le silence universel. Tous les êtres, sauf moi, goûtaient le repos ou la joie. Et semblable au plus maudit des démons, je portais un enfer en moi-même. Voyant que nulle créature ne compatissait à mes maux, j'aurais voulu arracher les arbres, répandre autour de moi la ruine et la destruction, pour m'asseoir ensuite et savourer le spectacle du

mal accompli.

Mais c'était là un excès de sensation que je ne pouvais supporter. L'excès même de l'effort physique m'accabla de fatigue, et je m'affaissai sur l'herbe humide, dans le dégoût et l'impuissance du désespoir.

2. À mesure que la nuit avançait, je plaçai autour du chalet divers combustibles, et après avoir détruit dans le jardin toute trace de culture, j'attendis avec impatience le coucher de la lune pour commencer mes opérations.

3. Tandis que la nuit poursuivait son cours, la bise, s'élevant des forêts, dispersa rapidement les nuages qui s'attardaient dans les cieux. L'ouragan passait avec fureur comme une avalanche effrayante, et déchaînait en mon esprit une espèce de folie, qui renversa toutes les barrières de la raison et de la réflexion. J'allumai une branche sèche, et me livrai à une danse sauvage autour du chalet dont j'avais arrêté le sort, les yeux toujours fixés à l'occident sur l'horizon, dont la lune touchait presque le bord. Enfin une partie de son orbe disparut, et je brandis ma torche. L'astre s'enfonça, et poussant un cri perçant, j'allumai la paille et la bruyère, et les buissons que j'avais accumulés. Le vent avivait les flammes, qui bientôt enveloppèrent le chalet, s'y collèrent, le léchèrent de leurs langues fourchues et destructrices.

4. Dès que j'eus constaté qu'aucune aide n'eût pu sauver une seule partie de l'habitation, je quittai ce spectacle et me réfugiai dans les bois.

VI – Le premier crime de la créature de Frankenstein

1. Mais la fin de mes fatigues approchait. Et, en deux mois, j'arrivai aux environs de Genève.

C'était le soir. Je me retirai en un endroit secret parmi les champs du voisinage pour réfléchir à la manière dont je m'adresserais à vous. J'étais accablé de fatigue et de faim, et infiniment trop malheureux pour goûter la douceur des brises du soir ou la beauté du couchant derrière les monts énormes du Jura.

2. Un léger somme m'épargna alors la souffrance de la réflexion. Mais il fut troublé par l'arrivée d'un bel enfant, qui entra en courant dans l'abri que j'avais choisi, avec tout l'enjouement de son âge. En le regardant, l'idée me vint soudainement que cette jeune créature n'avait aucun préjugé, et avait trop peu vécu pour concevoir l'horreur de la difformité. Si donc je pouvais m'en saisir, et en faire mon compagnon et mon ami, je ne serais pas si abandonné sur cette terre habitée par les hommes.

3. Sous cette impulsion, je saisis l'enfant à son passage, et je l'attirai vers moi. Dès qu'il m'aperçut, il se couvrit les yeux et poussa un cri perçant. J'arrachai violemment ses mains de son visage : « Enfant, lui dis-je, que veut dire cette attitude ? Je ne veux pas te faire de mal. Écoute-moi ! »

4. Il se débattait violemment. « Laissez-moi partir, cria-t-il. Monstre, vilain misérable, vous voulez me manger et me déchirer en morceaux. Vous êtes un ogre. Laissez-moi m'en aller ou je le dirai à mon père ! »

— Enfant, tu ne reverras jamais ton père.
Tu vas me suivre.

— Affreux monstre, laissez-moi partir !
Mon père est syndic. C'est M. Frankenstein. Il vous punira. Vous n'oseriez pas me garder.

— Frankenstein ! Tu appartiens donc à mon ennemi, à celui dont j'ai juré de tirer une vengeance éternelle ! Tu seras ma première victime ! »

5. L'enfant se débattait encore, et m'accablait d'injures qui me désespéraient. Je lui serrai la gorge pour étouffer ses cris. Et en un instant il se trouva mort à mes pieds.

Je regardai ma victime, et mon cœur se gonfla d'exultation, d'un triomphe infernal. Battant des mains, je m'écriai : « Moi aussi, je peux créer le désespoir. Mon ennemi n'est pas invulnérable. Cette mort le désespérera, et mille autres malheurs le tourmenteront et causeront sa propre mort. »





Frankenstein refusant de fabriquer une femme à la créature, celle-ci tue la femme qu'il aime, Elizabeth.



Le savant meurt après avoir raconté son histoire. La créature, désespérée par ses propres actes, se perd dans le Grand-Nord pour y mourir.

MARY SHELLEY
(1797-1851)

Fille d'écrivain et femme du grand poète anglais Percy Shelley, Mary Shelley est surtout connue pour son effrayant roman *Frankenstein ou Le Prométhée moderne*. Lors d'un séjour dans une villa près de Genève, elle entame avec quelques amis écrivains un concours de récits fantastiques. C'est de là qu'est née l'idée du monstre du docteur Frankenstein.